

LE TOUT PETIT M.

Par Agnès Desarthe

La scène se passe sur une plage de la côte basque. C'est le printemps. Deux jeunes filles discutent, étendues sur une serviette à côté de moi. L'une soupire. L'autre lui demande « Tu viens te baigner? » la première répond d'un ton déchirant: « Nan, je dois lire. »

Je voudrais disparaître dans le sable.

« T'es obligée? » demande Agathe (c'est ainsi que nous appellerons celle qui propose la baignade)

« Ouais, » répond Stéphanie (c'est le nom que nous donnerons à celle qui doit lire). « J'ai une fiche de lecture à rendre pour la rentrée. Trop chiant, putain. »

Je la comprends. Moi aussi quand j'avais quinze ans, je trouvais ça trop chiant de lire. C'est fou ce qu'on change. C'est exaltant quand j'y pense.

Curieuse, je me redresse sur un coude. Quel titre son cauchemar de vacances porte-t-il? Qui en est l'auteur? Le bouquin posé à l'envers, comme s'il boudait, comme si on le boudait, comme s'il voulait se faire bronzer le dos, est un poche ancien, ceux dont la tranche est colorée. La sienne est vert amande. Je peine à déchiffrer la quatrième de couverture de là où je suis, alors je me jette à l'eau (après tout, n'est-ce pas le projet commun ici?)

« C'est quoi le livre que tu dois lire? »

Stéphanie me regarde, étonnée. Elle hésite à répondre, comme si je lui infligeais une interro surprise.

« Le Grand Maulnes, » répond-elle d'une voix timide.

« Oh, non! » fais-je.

« Oh, si! »

« Et tu dois rédiger une fiche de lecture pour la rentrée, c'est ça? »

Agathe et Stéphanie ont l'air de se demander à la solde de quelle compagnie d'espionnage éducatif je suis. Mais la liseuse récalcitrante répond néanmoins. Elle doit me trouver un air marrant. J'ai un turban sur la tête, les lunettes de mon fils sur le nez et de la crème pas étalée sur les pommettes à cause du coup de soleil de la veille.

« Vous êtes prof? »

Je secoue la tête.

« Va te baigner, » lui dis-je. « Je m'occupe de la fiche. »

Ma suggestion est tellement louche que les filles se demandent un instant si je ne suis pas pédophile. Elles froncent les sourcils.

« Écoute, » dis-je à Stéphanie, « c'est tout bénéf pour toi. Tu me donnes le livre. Il faut que je le relise parce que je ne suis pas sûre de me souvenir de tout. Et quand tu reviens de te baigner, je te fais un résumé. L'eau est trop froide pour moi, de toute façon. »

Les deux filles se regardent, elles ont le goût du risque. Une seconde plus tard, le poche atterrit sur ma serviette. Agathe et Stéphanie courent vers l'eau glacée en riant.

J'ai lu *Le grand Maulnes* à l'adolescence. Peut-être pas en entier. À l'époque j'avais beaucoup de mal à fixer mon attention. Je me souviens qu'on m'avait fait miroiter un mystère, une histoire d'amour et d'amitié, de fascination. Mon entourage adulte était unanime, c'était un petit bijou, un classique, et qui parlait tellement aux jeunes!

Je me suis ennuyée dès les premières lignes, mais j'ai poursuivi, parce que j'attendais ce qu'on m'avait promis, le mystère, l'amour, l'amitié et le reste; du coup, je l'ai haï encore plus. Assise sur la plage, j'essaie de rassembler les miettes qui me restent de ce récit.

Je vois deux grands dadais aux jambes d'asperges, aux têtes de navets, portant des culottes courtes et des blouses grises d'écoliers. Ils sont blancs, gauches, avec des poils blonds sur les jambes, pas sexy du tout. Il y a aussi un parc, un château... Ça s'arrête là.

J'ai tendance à me méfier de mes souvenirs, en particulier de mes souvenirs littéraires. Je pourrais dresser une longue liste des romans que j'ai détesté à quinze ans et qui sont devenus mes livres de chevet quelques années plus tard (parmi eux, Eugénie Grandet et Madame Bovary).

Je décide d'accorder le bénéfice du doute à Alain Fournier. Une légère excitation monte en moi. Grâce à Stéphanie, je vais peut-être pouvoir ajouter un ouvrage à la liste qui m'aide à penser que vieillir a du bon. Je caresse la couverture, je fais durer le suspense, je me prépare à être bouleversée.

Dès les premières lignes, le charme opère. Ce charme alangui, convenu, confit. Un effluve de naphthaline m'arrive de l'océan. Pas une phrase qui swingue, pas une image qui s'imprime. Navet, asperge, gris des blouses, blondeur des poils, sentiments minuscules, pudeur qui se confond avec le néant, correction de la langue qui flirte avec le traité de grammaire, un texte que l'on dirait écrit sur un tableau noir par un instituteur de la troisième république. J'ai l'impression d'avaler un nuage de craie. Même en diagonal la lecture est pénible. C'est la

nostalgie de l'enfance sans la puissance de la jeunesse, la rêverie amoureuse sans le danger du désir, la sonate au clair de lune jouée sur un clavier Bontempi.

J'aimerais comprendre pourquoi c'est toujours *Le grand Maulnes* qu'on fait lire aux collégiens. Qu'a-t-il de plus que les autres? Mais peut-être est-ce une chose en moins qui le fait ainsi sortir du lot? Une absence remarquable d'humour, un défaut inquiétant d'ambiguïté, un bannissement résolu de toute fantaisie.

J'aimerais comprendre, dis-je, mais pour y parvenir vraiment, il faudrait que je lise *Le Grand Maulnes* une troisième fois. J'hésite. Ne serait-ce pas une punition bien méritée pour un écrivain qui a accepté la commande sacrilège? Dans ces pages il s'agit, je le rappelle, de dégommer un classique.

En jurant de me moquer, de rabaisser, de tourner en dérision, j'ai senti mon cœur se serrer. La littérature est déjà si affaiblie, elle a toujours été si fragile, vais-je moi aussi contribuer au grand travail de démystification?

Oui, parce que la littérature ne doit jamais se prendre au sérieux. Elle doit rester en chantier, en construction et en déconstruction, semblable aux visages et aux corps d'Agathe et de Stéphanie, que je revois sortant de l'eau, s'ébrouant, sublimes et ingrates, subtiles et stupides.

« Alors, c'est quoi l'histoire? » me demande Stéphanie, déjà lasse en s'affalant sur sa serviette, un stylo et un carnet à la main.

Je vous épargne la suite.